

Laurent Quinton

ÉCRITURES LIMITES

NOTE

Ce texte est issu d'une commande autour des « Écritures limites », faite par le T.N.B. à Lumière d'août, compagnie théâtrale/collectif d'auteurs basé à Rennes, à l'occasion de la création de *La philosophie dans le boudoir* par Christine Letailleur (23 janvier-3 février 2007).

Il a fait l'objet d'une mise en lecture à l'ADEC — Maison du Théâtre Amateur à Rennes, le 17 janvier 2007 à 19h30, faite par Alexandre Koutchevsky et exécutée par 5 comédiens amateurs de l'ADEC.

Le principe en est le suivant : le texte, écrit à cette occasion par Laurent Quinton, accompagne, explique et interprète des extraits de textes tirés du patrimoine de la littérature mondiale, et répondant à la notion d' « écritures limites ».

Un poème de Laurent Quinton accompagnait ce texte, sur le mail de présentation du projet. Il rend bien compte de ce que nous entendions par « écritures limites » :

|| écritures limites

|| pas finies, pas montrables, pas désirées, pas brillantes, pas regardées, pas reconnues, pas dignes, pas explorées, pas « de la littérature »

|| trop explorées, trop montrées, trop souhaitées, trop « de la littérature »

|| ça dépasse, ça excède, ça jouit trop fort, ça ne se contrôle plus, ça ne sait plus se tenir

|| ça ne nous retient plus, ça ne nous regarde plus à force de vouloir trop nous regarder, ça veut faire sa Gorgone avec ses gros adjectifs et son petit tas de caca fumant

GÉNÉRIQUE

Extraits lus Groupov, Paul Claudel, Armand Robin, Gilbert Lély, Christian Prigent

Texte Laurent Quinton

Mise en lecture Alexandre Koutchevsky

Lecteurs Maud Bernard-Griffiths, Véronique Guerch, Brigitte Lebeau, Auriane Oguet, François Oguet (comédiens amateurs de l'ADEC), Laurent Quinton

N.B. : dans le texte, les lecteurs sont désignés par leurs prénoms.

LAURENT. — Bonsoir.

[Lecture (Auriane, Brigitte, François, Maud, Véronique) de : GROUPOV, *Trash (a lonely prayer)*, Villeneuve d'Ascq/Bruxelles, La Rose des Vents/Cahiers Groupov, 1993, p. 12 : « *foutre... alleluia-a* ».]

INTRODUCTION

FRANÇOIS. — (*aux Lecteurs.*) Merci. (*Au public.*) Bienvenue à la lecture sur les « écritures limites » organisée par Lumière d'août, l'ADEC et le TNB à l'occasion de la mise en scène de *La philosophie dans le boudoir* par Christine Letailleur. La lecture dure environ 5 heures. Sans pause. (*Un temps.*)

L'expression « écritures limites » qui nous réunit ici est riche et vaste, voire vague à certains endroits. Nous allons pratiquer des forages successifs dans le grand champ de cette notion. On va y faire des carottes, en lisant et expliquant un peu, lorsque cela sera nécessaire, ce qu'il y a d'« écritures limites » dans les textes choisis.

C'est vaste, je disais, « écritures limites », parce que ça peut autant s'appliquer au fond qu'à la forme, à ce qui est dit, qu'à la manière dont cela est dit. *Trash*, qui vient d'être lu, est un bon exemple de ce qui apparaît comme « limite » de manière évidente. Il y a plein de sexe, d'excréments, de la mort, des gros mots, et une langue très marquée, qui frappe immédiatement l'oreille et l'œil qui parcourt la page.

VÉRONIQUE. — Je confirme.

BRIGITTE. — La limite travaille ici les deux faces de l'écriture. Ça se sent qu'il y a du travail et une intention esthétique forte. De fait le projet de *Trash*, mené par le collectif belge *Groupov*, est très sérieux : violenter la langue, faire émerger volontairement une certaine violence de la langue, et la faire ressentir au lecteur/spectateur. Ce texte est limite, tout simplement, parce qu'on ne sait pas vraiment où ça va nous mener, et quand ça va s'arrêter. C'est limite, on pourrait dire, parce qu'il n'y a plus de limites. Ça pourrait durer longtemps comme ça ; on pourrait encore longtemps entendre ces horreurs, et peut-être même les supporter longtemps. Voilà le pire : la violence la plus extrême, au lieu de nous révolter, de nous faire tourner de l'œil ou nous faire quitter la salle en claquant son fauteuil, peut tout aussi bien nous ennuyer. Nous lasser. Soit c'est parce qu'elle nous a *déjà* fait jouir (c'est le cas de la pornographie) ; soit parce qu'elle ne nous regarde pas, parce qu'elle ne présente aucun terrain commun avec nous. Est-ce que vous pensez que ça vous regarde, vous, toutes ces horreurs de *Trash* ?

AURIANE. — Bah euh... Comment ça ?

BRIGITTE. — Eh bien est-ce que vous vous sentez concernés par ce qui y est dit dans ce texte, et la manière dont c'est dit ?

MAUD. — Moi non. Je sais que ce n'est pas moi. Dieu et la merde, ça ne m'intéresse pas vraiment.

VÉRONIQUE. — C'est plus compliqué que ça : tout être humain possède en lui cette violence, même si elle n'émerge pas dans sa vie de tous les jours. Mais c'est dans les fantasmes, et toutes ces petites pensées secrètes.

AURIANE. — Moi je connais quelqu'un une fois il a tué sa grand-mère et son chien, paf d'un coup d'un seul.

(Silence interrogatif et général.)

AURIANE. — C'est vrai, je vous jure ! C'était à Montfort-sur-Meu.

BRIGITTE. — Bon. On enchaîne.

CLAUDEL

VÉRONIQUE. – La suite est pas piquée des hannetons, comme disent les jeunes.

FRANÇOIS. – Eh eh !

[Lecture d'extraits (François, Véronique) de Paul CLAUDEL, « Paroles au Maréchal » (27 décembre 1940) : « *Monsieur le Maréchal... que du sang et de la boue* » (pp. 577-578, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade, 1967) ; « *Monsieur le Maréchal, rappelez-vous... et cette vérité comme de l'or* » (pp. 579-580). Lecture (François, Véronique) d'extraits de Paul CLAUDEL, « Au général de Gaulle » (28 septembre 1944) : « *Tout de même, dit la France... que je me suis arraché du ventre* » (p. 593) ; « *Le jour à la fin est enfin venu... La Volonté !* » (pp. 594-595).]

AURIANE. – Ah non mais attendez, qu'est-ce que vous nous faites là ? Qu'est-ce que vous voulez dire en mettant en parallèle ces deux textes ? Ça pue la malhonnêteté à plein nez, ça ! C'est trop facile ! Il n'y a aucune mise en contexte !

FRANÇOIS. – Eh eh !

AURIANE. – Quand Claudel écrit ses *Paroles au maréchal*, en décembre 1940, la sympathie pour Pétain est unanime en France !

VÉRONIQUE. – Pas unanime. Presque unanime. Ce n'est pas pareil.

AURIANE. – Il ne fait que refléter le sentiment général de l'époque ! Et tu oublies que très tôt Claudel a commencé à se montrer plus sévère envers Pétain, et que son engagement vers de Gaulle était tout sauf opportuniste !

(Silence. On attend que ça pète ou se détende.)

FRANÇOIS. – OK, je reconnais que c'est un peu malhonnête. Effectivement Claudel n'est pas l'immonde collabo qu'on aurait aimé qu'il soit. Mais que voulez-vous, on ne peut pas le sentir, ce type. Il représente tout ce qu'on déteste en littérature. Les grands effets, le lyrisme, le conservatisme, la fascination de l'érudit pour les pauvres, les simples d'esprit, les enfants, alors que lui n'a fait que *péter dans la soie* toute sa vie. Et puis aussi l'amour du pouvoir, des honneurs, des institutions. Ce qui nous gêne, ce n'est pas vraiment que Claudel soit conservateur et amoureux du pouvoir...

MAUD. – On ne peut pas être révolutionnaire tout le temps, n'est-ce pas.

FRANÇOIS. – Parfaitement. Ce qui nous gêne en revanche, c'est qu'il soit un *poète* conservateur et amoureux du pouvoir, et qu'il utilise son indéniable talent littéraire pour servir les pouvoirs dominants qui passent.

AURIANE. – Mais qu'est-ce que ça peut te faire ? En quoi ça te gêne ? Il fait ce qu'il veut, après tout. Il est libre !

BRIGITTE. – Et c'est quoi le rapport avec la limite ?

VÉRONIQUE. – Moi je crois qu'on a toujours le choix de ses engagements. Il n'était pas obligé, Claudel, d'écrire les *Paroles au maréchal* et le poème au général de Gaulle. Il n'était pas obligé, même si c'était le sentiment général de l'époque. Je pense qu'il admirait sincèrement ces deux hommes, à deux époques différentes de sa vie. Il le croyait loyal, Pétain. Il aimait sa lutte contre l'alcoolisme ; il aimait son apologie de la famille et sa pieuse apparence. Que Claudel sente et pense ça, pas de problème. On n'est pas forcément maître de ses sentiments. Mais qu'il ait en quelque sorte *ouvert les dignes*, en faisant de ce sentiment intime une chose publique, officielle même, alors là, ça me gêne. C'est méprisable.

AURIANE. – Mais tu juges, là. Tu n'arrêtes pas de juger !

FRANÇOIS. – Le gouvernement de Vichy avait promis 50 000 F pour la création de *L'annonce faite à Marie*, en 1940. Alors forcément, Claudel s'est fendu d'un petit poème de remerciement pour son subventionneur principal...

BRIGITTE. – En fait, tu penses qu'il a dépassé les limites, qu'il a perdu le contrôle.

VÉRONIQUE. – Oui mais c'est plus profond que ça. C'est que pour lui, ça ne pose pas de problème d'écrire un poème qui glorifie un homme politique. Pour lui, ce n'est pas une limite de la littérature. Au contraire, louer les grands hommes, c'est une des fonctions de la littérature.

BRIGITTE. – Mais ce n'est pas nouveau, ça ! Ça existe depuis des siècles, en France et ailleurs : c'est le rapport du Prince et du Poète. Villon, Molière, Racine faisaient ça sans que ça pose de problème à personne. Claudel ne fait que s'inscrire dans cette grande tradition littéraire française.

VÉRONIQUE. – Sauf que là, le contexte a changé. La Seconde Guerre mondiale est, comme on dit, une guerre idéologique, et chaque prise de position d'individus y prend un sens fort. Et c'est particulièrement vrai pour l'écrivain parce qu'il est, comme dit Sartre, « situé », c'est-à-dire qu'il est plus que jamais responsable de ce qu'il écrit. Avec la guerre, l'idéologie a dévasté le champ littéraire : tout y devient, qu'on le veuille ou non, idéologique. Et on en est encore là, d'une certaine manière.

AURIANE. – Ouais ouais.

FRANÇOIS. – Les limites de la littérature ont bougé avec la guerre. Pas qu'on se mette tout à coup à écrire différemment, à inventer un nouveau langage, mais ce sont les raisons et les buts de la littérature qui ont changé. Ses fonctions, aussi. Claudel n'a pas l'air d'avoir conscience de ça. Il fait comme avant, il fait comme toujours. (*Silence.*) Sur ce coup-là, il aurait sans doute mieux fait de fermer sa gueule.

MAUD. – Ouais. Allez, on enchaîne.

ROBIN

FRANÇOIS. — Le prochain texte pose encore plus clairement, et de manière extrêmement radicale, la question de l'engagement de l'écrivain — c'est-à-dire la limite de l'écriture *dans* la vie. Quand Aragon et ses copains poètes du maquis publiaient des poèmes sous pseudonymes, quand Claudel...

AURIANE. — Oh ! Ça suffit, oui ? !

FRANÇOIS. — ... quand Claudel hésitait encore un peu entre le maréchal et le général, Armand Robin, lui, poète, traducteur parlant 12 langues, et préposé aux écoutes téléphoniques internationales, envoyait cette lettre à la Gestapo, le 5 octobre 1943.

[Lecture (Maud) de Armand ROBIN « Lettre indésirable n°1 », adressée le 5 octobre 1943 à la Gestapo, avenue Foch (Paris) » in *Cahiers des saisons*, n° 42, été 1965.]

AURIANE. — Qu'est-ce qu'il est arrivé à Robin ? La Gestapo est venue l'arrêter ?

FRANÇOIS. — Non. Il ne s'est rien passé. Il est mort bizarrement, en 1961, dans un commissariat de police, après s'être disputé avec des boulistes.

AURIANE. — Des boulistes ?

FRANÇOIS. — Oui, des boulistes. Des types qui jouent aux boules.

LÉLY

FRANÇOIS. — Le texte suivant s'appelle « L'affaire de Marseille » et a été écrit par le Français Gilbert Lély. C'est un chapitre de son livre *Vie du marquis de Sade*, publié chez Jean-Jacques Pauvert en 1961. Ce livre ne ressemble à pas grand-chose d'autre que je connaisse. Lély n'est pas un vulgaire biographe, journaliste ou universitaire. Il est poète. Poète maudit, même. Ombre passagère dans le grand flux poétique du monde...

AURIANE. — Super.

FRANÇOIS. — ... Le moins que l'on puisse dire, c'est que Lély est habité par son sujet. Ce livre est un véritable acte de dévotion à Sade. Vous avez remarqué comme les gens qui s'approprient Sade, ses biographes, ses commentateurs, ses défenseurs, prennent tous des poses incroyables lorsqu'ils en parlent ? Blanchot, Klossowski, Bataille, Heine, Chantal Thomas... Ils ont tous des orgasmes en série rien qu'en prononçant des expressions comme « *le divin marquis* » ou « *Sade fut un astre noir dans le ciel bleu lavasse du XVIII^e siècle français* ». Lély est de ceux-là, mais Lély possède une langue incroyable, incroyablement pure et maniérée, au-delà du temps on pourrait dire, à mille lieux de ce qui nous paraît moderne ou contemporain.

VÉRONIQUE. — C'est un ringard, quoi.

BRIGITTE. — Un conservateur.

FRANÇOIS. — Ni l'un ni l'autre, il me semble. Il est ailleurs. Il suffit de voir la photo qu'il a fait prendre de lui au château de La Coste, là où résida Sade dans le Vaucluse, et le petit poème qu'il écrit sur ce même château et qu'il inclut dans la biographie, pour faire renaître l'esprit des lieux. Il insère un poème de René Char aussi, à un moment donné. C'est une étrange biographie que celle-là, à la fois poésie et essai, procès-verbal et hagiographie. On est à la limite des genres.

AURIANE. — Ce garçon est parti, comme disent les jeunes.

FRANÇOIS. — J'aime beaucoup ce livre, vraiment, dans toute sa bizarrerie, dans le soin surhumain que Lély a mis à fouiller les archives et documents d'époque, à traquer l'esprit du XVIII^e siècle et celui du Marquis, à travers de menus détails, comme l'inventaire établi en 1778 de tous les meubles et objets du château de La Coste. Et puis surtout la volonté de défendre envers et contre tout, et souvent au prix d'une évidente mauvaise foi, Donatien Alphonse François, Marquis de Sade.

AURIANE. — En clair, c'est un malade mental, un rat de bibliothèque hypocrite et dissimulateur, doublé d'un poète inconnu car raté, ce Lély.

FRANÇOIS (*las, mélancolique, et un peu amusé*). — Ne dis pas de bêtises et lis.

AURIANE. — Je lis quoi ?

FRANÇOIS. — Eh bien le passage sur l'affaire de Marseille. Sade est à Marseille, le 27 juin 1772, il demande à son fidèle valet, Latour, de lui lever quatre prostituées. Vous allez voir ce qui se passe alors.

[Lecture (Auriane) de Gilbert Lély, *Vie du marquis de Sade*, Jean-Jacques Pauvert, 1982 : « *Quatre filles sont en présence de... elle n'en veut plus* » (p. 172).]

VÉRONIQUE (*avec le plus de naturel possible*). — Ça veut dire quoi, *cantharide* ?

LAURENT (*intervenant*). — La cantharide est un insecte, un coléoptère plus précisément, doté comme on dit d'une « livrée verte aux reflets dorés », dont le contact est vésicant et qui passe pour aphrodisiaque.

VÉRONIQUE. — OK. Et *vésicant*, c'est... ?

LAURENT (*soupirant un peu, mais gentil*). — *Vésicant*, ça veut dire : qui provoque des bulles sur la peau ou les muqueuses. Il y a certains gaz de combat, comme l'ypérite, qui sont vésicants. Probablement ici que les bonbons à base de cantharide sont plus aphrodisiaques que vésicants. L'effet recherché par Sade est surtout celui de l'anis : il s'agit que les prostituées aient de généreuses flatulences. La cantharide excite peut-être, et le sucre fait passer le tout.

FRANÇOIS (*à Lecteur 1*). — Reprends.

AURIANE. — « Il l'engage à continuer, mais maintenant elle n'en veut plus. Alors il demande à Marianne de se laisser pédiquer, soit par son laquais, soit par lui-même, et promet un louis pour cela. »

BRIGITTE. — *Pédiquer* ?

FRANÇOIS. — Attends, tu vas comprendre.

[Lecture (Auriane) : « *Elle lui oppose un refus... xviii^e siècle* », p. 172.]

BRIGITTE. — Ça doit probablement vouloir dire « sodomiser », non ?

LAURENT. — Oui, à mon avis c'est ça. Je n'ai trouvé le mot dans aucun dictionnaire, même si je suis sûr que Lély ne l'a pas inventé. (*Silence. Tout le monde est attentif.*)

AURIANE. — Je continue ? (*Approbatrice silencieuse et générale.*)

[Lecture (Véronique) « *Nous nous en référons à l'in-quarto... une telle pratique* », pp. 172-173.]

BRIGITTE. — Hum.

AURIANE. — Bon.

FRANÇOIS. — Vas-y.

VÉRONIQUE. — « *Mais revenons. — M. de Sade se met à sortir de sa poche un martinet de parchemin garni d'épingles recourbées, et il demande à Marianne de vouloir bien l'en fustiger. Elle ne peut que lui donner trois coups, car elle sent le cœur lui manquer.* »

AURIANE, FRANÇOIS, VÉRONIQUE. — Ouille ça pique !

[Lecture (Brigitte) : « *Comme il veut qu'elle... à la façon de Barbarie* », p. 173.]

FRANÇOIS. — Eh eh !

VÉRONIQUE. — Chut !

[Lecture (Auriane) : « *Rose Coste succède à Mariette... carminatifs de l'anis* », pp. 173-174.]

BRIGITTE. — Ça veut dire quoi, *carminatif* ?

LAURENT. — Qui expulse les gaz intestinaux.

[Lecture (Auriane) « *après quoi, se mettant... d'irrumer Marianne Laugier* », p. 174.]

BRIGITTE. — Et *irrumer* ?

LAURENT. — *Irrumer*, c'est forcer la bouche par le truchement d'une verge turgescente.

[Lecture (Auriane) : « *Elle refuse et veut s'enfuir... Ainsi se termina cette matinée de Cythère* », p. 174.]

(*Silence.*)

BRIGITTE. — Mais tout ça c'est vrai ?

FRANÇOIS. — Ah oui oui.

PRIGENT

FRANÇOIS. — Le prochain texte est extrait du roman de Christian Prigent, *Grand-mère Quéquette*, publié en 2003 chez P.O.L. C'est au début du roman, quand le jeune narrateur se réveille.

[Lecture (Maud) de Christian PRIGENT, « moi... prépare bonjour », *Grand-mère Quéquette*, P.O.L., 2003, p. 18-19.]

**POUR TOUTE UTILISATION PUBLIQUE, PARTIELLE OU COMPLÈTE, DE
CE TEXTE, PRIÈRE DE PRENDRE CONTACT AVEC :**

lumière d'août | compagnie théâtrale/collectif d'auteurs

81, rue de l'Alma – 35000 Rennes – Tél. : 02 99 79 32 91 ou 06 78 52 33 86

lumiere_daout@yahoo.fr – www.lumieredaout.net

La compagnie Lumière d'août est subventionnée par la DRAC Livre et Lecture, la Région Bretagne, le Conseil Général d'Ille-et-Vilaine, la Ville de Rennes.

